

LEDEVOIR

S'infiltrer par l'autoreprésentation



Photo: Adil Boukind Le Devoir D'un projet artistique à l'autre, depuis plus de 20 ans, Kim Waldron s'entraîne à modifier sa perspective en empruntant, pendant une période donnée, les conditions de vie et l'expérience quotidienne d'autres personnes.

Jérôme Delgado

Collaborateur

3 février 2024
Arts visuels

Depuis vingt ans, Kim Waldron mène une carrière qu'on pourrait qualifier d'agente d'infiltration. Elle ne cherche pas à débusquer les crimes, quoique... Les travers d'un monde trop masculin se retrouvent souvent dans la ligne de mire de ses projets photographiques. Mais pas que ça. La [rétrospective que lui consacre le centre Expression, à Saint-Hyacinthe](https://www.expression.qc.ca/fr/expositions/archives/2024/article/kim-waldron) (<https://www.expression.qc.ca/fr/expositions/archives/2024/article/kim-waldron>), examine avec originalité une pratique ancrée dans le réel, délicieusement teintée de fabulation.

Sur le mode de l'autoreprésentation, davantage que de l'autoportrait — « c'est moi et ce n'est pas moi », dit-elle, autour d'un café à la fin d'un vendredi de réunions —, l'artiste montréalaise a incarné mille métiers. À ses débuts, les habits qu'elle emprunte à des professionnels (homme en costume cravate, curé, médecin...) semblent trop grands pour elle. « J'avais vingt ans », dit-elle, à peine gênée, au sujet de la série *Working Assumption* (<https://kimwaldron.com/fr/projets/working-assumption/>), (2003) (<https://kimwaldron.com/fr/projets/working-assumption/>), réalisée après quatre mois passés en 2001 dans la très machiste Paris.

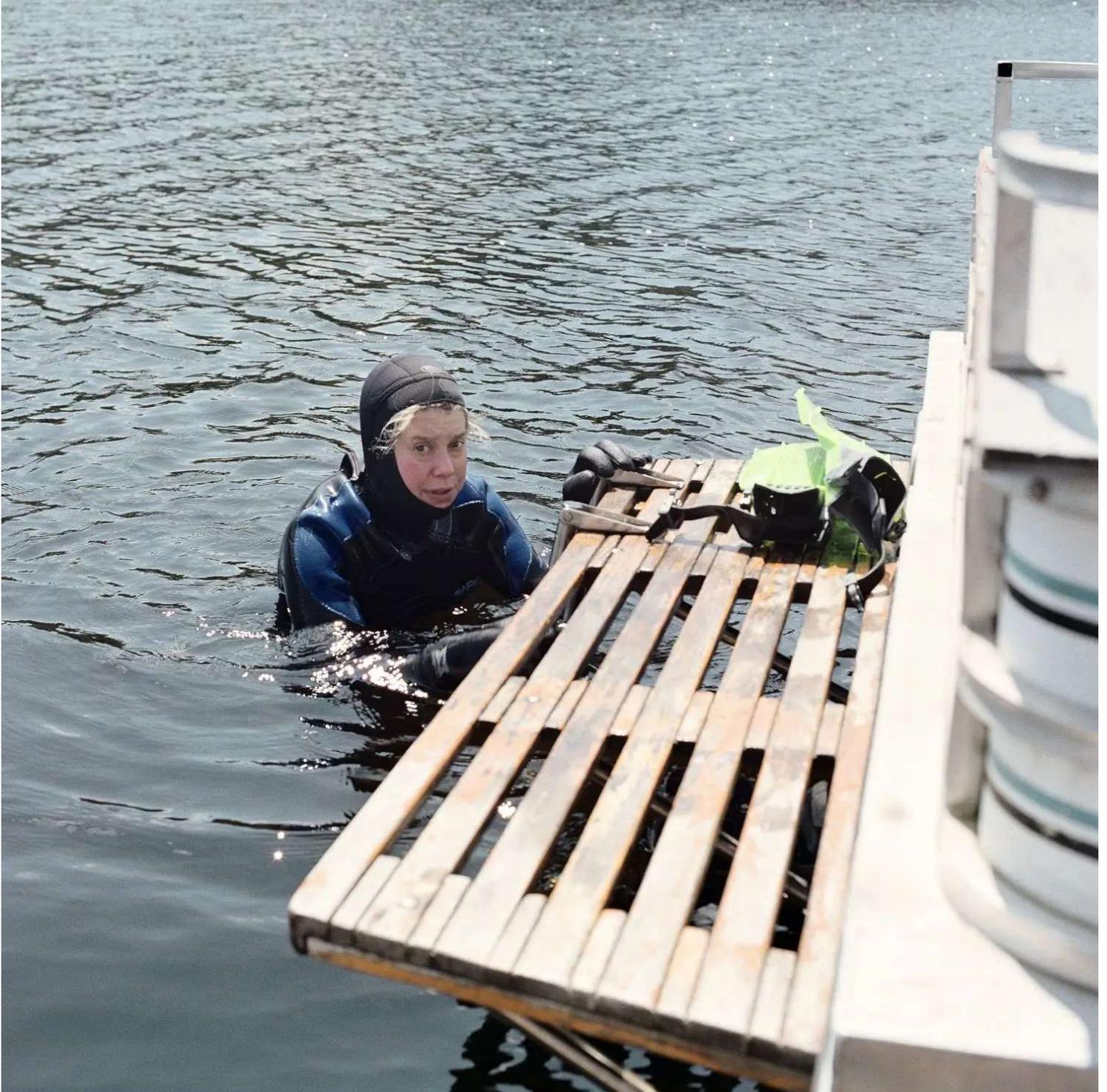


Photo: Kim Waldron
«Plonger, Bois de drave», 2023, de la série «No Hero»

Sa figure caméléon s'est par la suite affirmée (<https://kimwaldron.com/fr/projets/>). Elle a infiltré la vie de couples (*Triples*, 2009), pris part à toute la chaîne alimentaire (*Beautiful Creatures*, 2010-2013), visé le poste de députée (*Public Office*, 2014-2016). Enfin, après s'être exportée en Chine en tant que main-d'oeuvre (*Made in Quebec*, 2015), elle est devenue une personne... morale. La Société Kim Waldron Itée, fondée en 2023, est même la deuxième entreprise à porter son nom.

L'originalité de l'exposition tient dans sa mise en espace, mélange de chronologie et de thèmes. *Kim Waldron Itée : société civile* se distingue aussi parce qu'elle est un produit de la jeune entreprise. Elle est née de la main de trois femmes (Louise Déry, Anne-Marie Ninacs, Michèle Magema) qui tiennent le rôle de commissaires et d'administratrices.

« Les artistes travaillent avec des commissaires pour élargir leurs pratiques, les compagnies avec des conseils d'administration pour pouvoir grandir », soutient Kim Waldron, qui, en invitant à son entreprise ces femmes — deux figures bien établies du milieu de l'art québécois et une artiste française —, a fusionné deux univers.

Créer une entité morale découle de son éphémère expérience comme politicienne et de sa volonté de critiquer « la façon dont les partis politiques sont [à la merci] des corporations ». « Les gens, dit-elle, votent pour des partis, pas pour des personnes. Devenir une corporation, c'est aller vers ça, c'est pousser ma recherche sur l'autoreprésentation. La compagnie est une entité séparée, avec moi à sa tête. »

L'exposition s'ouvre sur une oeuvre en ce sens emblématique : la courte vidéo *Self-portrait* (2017). Ce qu'on y voit ? Des gratte-ciel d'un quartier d'affaires, avec un reflet furtif au premier plan de l'artiste. Tirée d'un séjour à Hong Kong, *Self-portrait* évoque une première entreprise (*l'offshore* Kim Waldron Limited), que l'artiste a démantelée parce qu'elle ne faisait qu'héberger des passifs. Elle n'a pas cessé de cibler les structures économiques, mais elle le fait désormais d'ici, en pilotant une société active qui affiche, parmi ses valeurs, un attachement au français comme langue de travail.

Jamais seule

« J'ai le privilège de faire des projets où je peux voyager, de faire des résidences et de m'insérer dans des contextes différents, dit-elle, en toute humilité. Ces contextes m'aident à comprendre des enjeux. J'explore des [mondes qui ne sont pas] ma vie. »

Une attitude naturelle pousse Kim Waldron, une Anglo-Montréalaise qui s'efforce de parler français, vers les autres. C'est le fil rouge qui traverse ses vingt ans de création. La diplômée de l'Université Concordia tient quand même à préciser que si elle enseigne aujourd'hui à l'UQAM, c'est pour des raisons esthétiques. « Ma pratique, hybride, convient mieux à l'UQAM, où il y a de l'ouverture. À Concordia, c'est plus beaux-arts [comprendre "classique"] », commente-t-elle.



Photo: Kim Waldron
«Mechanic», 2003, de la série «Working Assumption»

Celle qui a commencé par des actions exécutées devant et pour l'appareil photo constate aujourd'hui avoir « élargi » peu à peu son mode opératoire. *Working Assumption* traite de l'époque où « on est jeune, on ne sait pas ce qu'on veut faire comme travail, on cherche à se définir ». Elle a ensuite assumé sa posture d'artiste sans peur de mettre son autorité en péril. Ses projets, pimentés d'« un peu de public et d'un peu de privé », prennent forme grâce aux individus qu'elle rencontre.

La série *Triples*, réalisée à Vienne malgré un accueil difficile au départ, lui a été inspirée par un classique de la littérature autrichienne, *Malina* d'Ingeborg Bachmann. « Je suis arrivée avec une idée de cette culture. Ce sont les gens qui [ont défini] le projet. »

Beautiful Creatures provient de son envie de participer au débat public et manifeste, comme elle le dit, « une ouverture envers l'idée de tuer des animaux ». À son avis, les seules images existantes critiquaient nos habitudes carnassières, jamais le contraire. Kim Waldron prend alors position en « partageant la réalité » de la chaîne alimentaire.



Photo: Expression, centre d'exposition de Saint-Hyacinthe
Vue de l'exposition «Kim Waldron Itée : société civile» à Expression

Sa voix s'intensifie avec sa candidature aux élections fédérales de 2015, dans la circonscription de Papineau (celle de Justin Trudeau (https://www.ledevoir.com/justin-trudeau?utm_source=recirculation&utm_medium=hyperlien&utm_campaign=corps_texte)). L'élément saillant de la série *Public Office*, c'est son portrait, grossesse bien avancée sous un slogan « Indépendante » à multiples sens. « Une femme enceinte sur une pancarte électorale : mettre cette image dans l'espace public [tient] de l'imaginaire », concède-t-elle, ravie d'avoir été suivie par une démocrate new-yorkaise du nom de Zephyr Teachout.

Se définir, faire sa place, se battre pour une meilleure représentation féminine dans les sphères du pouvoir... La rétrospective Waldron prend des airs d'enquête à travers de multiples thèmes, de la maternité au partage de savoir, en passant par les tâches domestiques, le travail rémunéré ou la production agricole.

« Pour réaliser chaque projet, même si c'est moi, je dois assumer un rôle. C'est moi et ce n'est pas moi. Je n'ai compris ça qu'avec le temps. Mais chacun a un noyau [très] personnel, découle d'une raison qui me touche, d'une conviction », résume-t-elle.